
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 26/2 (1999)

DOI: 10.11588/fr.1999.2.47457

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

iconological tradition: the impressive array of classical deities and symbols was increasingly perceived as a useless secret language.

This book contains several excellent contributions, expanding our understanding of the representation of rulership. Some contributions, however, show signs of hasty editing, and so does the incomplete and somewhat outdated bibliography. Moreover, court life, ceremony at court, and court festivals are only fleetingly mentioned – they seem to have fallen between the ranges of this theme (G) and the project's theme D, ›Power Elites and State-Building‹. Such a division of themes may inadvertently have reinforced an anachronistic ›Trennungsdenken‹ between aesthetic and socio-political assessments of representation, the bias of this volume towards painting and other fine arts does little to correct this impression. Finally, ›Iconography, Propaganda, and Legitimation‹ does not offer a coherent interpretation, nor does it show an attempt to systematically and collectively address certain basic questions – such as those suggested by Sabatier. The debate between the ›functionalist‹ and the ›symbolic action‹ approaches (between ›cynics‹ and ›believers‹) is too fundamental to leave out; and the same can be said for the discussion about the ›audiences‹ of representation. We miss a concluding chapter, pondering the development of the representation of power throughout the period, and discussing the intricate relationships between ›power‹ and the ›representation of power‹: was it a reflection of power, or could it also be a compensation for loss of power? Such questions, earlier put forward by among others A. Winterling and V. Bauer, are not mentioned. The delay between the conferences and this publication may offer a partial explanation for these defects. We can read and value individual contributions, but the work as a whole does not offer an exemplary case of interdisciplinary cooperation, nor does it compare favourably with recent research in this field.

Jeroen DUINDAM, Utrecht

Jeremy BLACK, *Why Wars Happen*, London (Reaktion Books) 1998, 272 S. (Globalities).

Il est particulièrement délicat de faire le compte-rendu d'un livre qui, dans une tentative de vision globale présente tant d'érudition et de réflexion en moins de 300 pages. L'auteur a voulu sortir son analyse de l'origine des guerres, des cadres traditionnels: l'Europe et la politique, et prend en compte les aspects culturels et leurs composantes économiques, techniques et psychologiques dans toutes les parties du monde. On ne peut que l'en féliciter. Lui-même reconnaît que c'est une gageure : »Etendre une discussion des causes des guerres en incluant toutes les rébellions ... nécessiterait une étude politique du monde« (p. 76). En fait, J. Black a osé faire cet effort. On reste confondu par la multiplicité des exemples tirés de l'histoire de toute la planète, qui représente une somme considérable de faits et de réflexions puisée d'ailleurs presque exclusivement dans des ouvrages en langue anglaise (sur environ 300 références, on compte moins de dix tirés d'ouvrage en langue allemande ou française). Il est vrai que l'historiographie anglo-saxonne a été particulièrement attirée par ce genre d'analyses. A cela s'ajoutent les nombreuses réflexions de l'auteur dont l'une des qualités maîtresses est l'intuition.

Ce genre d'ouvrage porte toujours un défi à tous les spécialistes de toutes les spécialités de l'histoire. Les uns regretteront que certains facteurs n'aient pas suffisamment retenu l'attention. Par exemple: le désir d'accès aux mers libres des Etats continentaux, la suppression de la traite des noirs suggérant l'utilisation de la main d'œuvre africaine chez elle, donc la colonisation de l'Afrique et son partage, le désir de contrôler la production du pétrole, etc. D'autres, plus critiques, regretteront des rapprochements téméraires ou des affirmations discutables. Sans doute à cause de sa prise de position dans la controverse sur la révolution militaire des temps modernes, J. Black ne considère pas la période 1450–1660 comme un ›point tournant‹, alors que le coût croissant des armements et le développement de l'Etat

ont changé le caractère des entrées en guerre. Par ailleurs, les quelques points communs que l'on peut trouver entre les persécutions des huguenots par Louis XIV, des juifs par Hitler et des Kurdes par Saddam Hussein ne doivent pas masquer d'énormes différences. Peut-on mettre sur le même plan le déclenchement et la répression de la révolte des »Bonnets rouges« en France en 1675, l'insurrection de Rakoczi et celle de Pougatchev? Si certains aspects peuvent être semblables, leurs caractères et leur ampleur ne sont pas comparables. Il en est de même pour l'époque contemporaine entre les événements d'Ulster, de Corse et du Cachemire.

Cependant ce dynamique kaléidoscope s'articule assez heureusement en trois domaines: guerres entre pays appartenant à des aires culturelles différentes, guerres entre pays appartenant à la même aire culturelle, guerres civiles, et il fourmille de réflexions de grande valeur touchant la méthode d'analyse, car J. Black reste le plus souvent prudent dans ses conclusions, ou l'exposé de quelques idées-forces. En voici quelques exemples: Aux yeux des contemporains la perception de la guerre compte plus que la réalité, d'où le rôle de l'opinion; entrer en guerre est une chose, soutenir la guerre, une autre; les difficultés de l'information font que l'irrationnel est souvent la méconnaissance de la rationalité de l'adversaire; la »bellicosity« et le »warfulness« agissent à la fois dans les causes et les processus des guerres. Il est des truismes qu'on aurait tort de négliger. A côté de constatations comme celles portant sur les indépendances nationales réussies et celles qui ont été refusées ou le fait que les Etats totalitaires ont brisé l'unité culturelle de l'Europe après 1918, on relève des idées qui invitent à réfléchir: les facteurs culturels permettent aux guerres d'éclater, mais ne les produisent pas; la religion a pu transformer une guerre locale en guerre régionale; une crise majeure et longue serait-elle une série de guerres ou une guerre à plusieurs entrées? Enfin en conclusion, l'invitation à comprendre les valeurs qui font que le compromis est inacceptable.

Ce livre d'un esprit libre et audacieux ne peut se lire sans passion, mêlant approbation et irritation. Il ouvrira ou relancera bien des discussions. Cela n'est-il pas d'un très grand intérêt pour l'histoire?

André CORVISIER, Paris

Jean DELUMEAU, Mille ans de bonheur. Une histoire du paradis, Paris (Fayard) 1995, 493 S.

Nach seinem 1992 erschienenen Werk »Une histoire du Paradis. Le Jardin des délices« führte Jean Delumeau, Membre de l'Institut et professeur honoraire au Collège de France, seine Untersuchungen über die Träume der abendländischen Christenheit nach dem Glück fort und legte 1995 seine neueste Studie mit dem Titel: »Mille ans de bonheur. Une histoire du paradis« vor. Dieses im folgenden vorzustellende Werk behandelt den »Millenarismus« oder »Chiliasmus«, eine kollektive Einstellung, die auf einen glückseligen Endzustand der Menschen, auf ein »Tausendjähriges Reich« (»Millenium«) messianischen Heils gerichtet ist. Im ersten Teil geht Delumeau auf die Komponenten des Chiliasmus ein. Diese Vorstellung geht zurück auf die alttestamentlichen Propheten und auf die in der Johannes-Apokalypse 20, 1–15 aufgenommenen spätjüdischen messianischen Erwartungen. Durch die Verbreitung der Johannes-Apokalypse wurden diese Gedanken immer dann virulent, wenn bestimmte Sozialsituationen, insbesondere Unterdrückung, Armut und Elend, Diskriminierung, die Bereitschaft dazu schufen. Besonders Augustinus widerlegte in seiner Geschichtstheologie den Chiliasmus. Damit wird der Chiliasmus für die folgenden Jahrhunderte weitgehend verdrängt.

Die chiliastische Hoffnung lebte im Mittelalter insbesondere durch Joachim von Fiore (1130–1202) wieder auf. Nach seiner Geschichtseinteilung folgt auf das Reich des Vaters (Alter Bund) und des Sohnes (die Kirche des Neuen Bundes) das für das Jahr 1260 erwartete